

1

Malgré l'heure déjà tardive, il faisait toujours une chaleur infernale. J'étais éreintée après ma journée de travail. La perspective de devoir rester assise dans ce bar bondé, pour observer mon cousin se déshabiller, ne m'enchantait pas du tout. Mais c'était la *ladies' night* au *Hooligans* et nous avions prévu la sortie depuis des jours.

La salle grouillait de femmes qui s'égosillaient, bien décidées à s'amuser. Enceinte jusqu'aux dents, mon amie Tara s'était installée à ma droite. À ma gauche se trouvait Holly, qui, comme Kennedy Keyes, travaillait avec moi au bar de Sam Merlotte. Kennedy et Michele, l'amie de mon frère, occupaient l'autre côté de la table.

Kennedy semblait aussi excitée que les autres et affichait un large sourire. Elle avait été première dauphine au concours de Miss Louisiane quelques années plus tôt et, malgré son petit épisode en univers carcéral, elle avait conservé toute son allure et sa beauté – sans oublier la blancheur quasi aveuglante de son sourire.

— Je suis vraiment contente que tu aies décidé de venir, Kennedy, ai-je déclaré. Danny n'a rien dit ?

La veille, elle hésitait toujours et j'avais bien cru qu'elle resterait chez elle.

— Hé, mais moi j'ai super envie de voir des beaux mecs à poil, pas toi ? m'a-t-elle retourné.

J'ai considéré mes amies autour de moi.

— J'ai peut-être raté quelque chose, mais j'ai bien l'impression qu'on a toutes déjà la chance de voir des mecs à poil, et assez régulièrement.

Je n'avais pas eu l'intention de faire de l'humour, mais elles ont hurlé de rire – la soirée qui s'annonçait leur montait à la tête.

Je n'avais fait qu'énoncer la vérité : pour ma part, j'étais avec Eric Northman depuis un certain temps déjà ; la relation entre Kennedy et Danny Prideaux devenait manifestement passionnelle ; Michele et Jason vivaient pour ainsi dire ensemble. Tara, elle, était mariée et enceinte – complètement affolant ; quant à Holly, elle était fiancée avec Hoyt Fortenberry, qui ne se donnait presque plus la peine de rentrer chez lui.

Michele a élevé la voix pour se faire entendre dans le vacarme assourdissant.

— On est curieuses, ça, c'est obligé, et toi aussi. Même si tu vois Claude chez toi tout le temps. Habillé, c'est vrai, mais quand même...

— Oui, au fait, quand est-ce qu'il rentre chez lui ? a demandé Tara. Ces travaux de plomberie, ça va prendre encore combien de temps ?

La plomberie de la maison de Claude à Monroe se portait probablement à merveille. Cette histoire de tuyauterie, c'était tout simplement un bon moyen d'expliquer sa présence chez moi – légèrement plus facile que « mon cousin est un faé, il a besoin de la compagnie de ses congénères parce qu'il est en exil, et mon grand-oncle Dermot, faé de sang mêlé et copie conforme de mon frère, a eu envie d'en faire autant ». À la différence des vampires et des loups-garous, les faé faisaient de leur existence un secret jalousement gardé.

Et Michele se trompait en supposant que je n'avais jamais vu Claude dans le plus simple appareil. Sublime et spectaculaire, Claude était mon cousin. Cependant, les faé n'ont aucun complexe par rapport à la nudité. De mon côté, toutefois, je prenais soin de rester habillée chez moi en toute circonstance... Avec sa longue chevelure noire,

son visage au regard sombre et ses tablettes de chocolat, Claude était irrésistible – jusqu'à ce qu'il se mette à parler. Dermot, quant à lui, habitait aussi chez moi, mais se montrait plus pudique. Certainement parce que je lui avais fait part de ma façon de penser, question famille et absence de caleçon.

Je me sentais beaucoup mieux avec Dermot qu'avec Claude. Ce dernier m'inspirait des sentiments très ambivalents. Mais absolument rien de sexuel. Nous nous étions disputés, en fait, et ce n'était que récemment que je lui avais permis de s'installer de nouveau chez moi – et avec grande réticence.

— Ça ne m'ennuie pas, de les avoir chez moi. Ils m'ont beaucoup aidée, d'ailleurs, ai-je finalement répondu, sans grande conviction.

— Et Dermot, il fait du striptease, lui aussi ? a demandé Kennedy, la voix pleine d'espoir.

— Il fait plutôt du management, ici. Michele, ça serait bizarre, pour toi, s'il faisait un numéro, non ?

Dermot est le sosie de mon frère Jason, qui est avec Michele depuis longtemps – enfin, longtemps pour Jason.

— Oui, c'est sûr, je ne pourrais pas regarder – ou alors, seulement pour faire un petit travail de comparaison !

Nos éclats de rire ont fusé avec gaieté.

Pendant qu'elles poursuivaient leur conversation, j'examinais les alentours avec curiosité : c'était la première fois que je venais ici un soir de salle comble et je n'avais jamais assisté à une *ladies' night*. Je dois dire aussi que le personnel m'intriguait tout particulièrement.

Nous avons réglé nos entrées à une jeune femme très plantureuse dont les mains étaient palmées. Elle m'avait adressé un grand sourire en remarquant mon expression interloquée, mais mes amies ne lui avaient pas même accordé un second regard. Après avoir passé la porte intérieure, c'était un elfe du nom de Bellenos qui nous avait guidées jusqu'à notre table. La dernière fois que je l'avais vu, il brandissait la tête de l'un de mes ennemis. Si si, sa tête.

Aucune de mes amies n'avait rien remarqué non plus, au sujet de Bellenos. Mais pour moi, il n'avait pas l'apparence d'un être humain ordinaire. Son crâne était recouvert d'une fourrure lisse de couleur auburn. Ses yeux obliques étaient noirs et très écartés. Ses taches de rousseur étaient trop grandes et les pointes fines et aiguës de ses longues dents luisaient dans la pénombre. Lorsque je l'avais rencontré la première fois, il était encore incapable de se faire passer pour un humain. C'était désormais chose faite.

— Amusez-vous bien, gentes dames, a-t-il fait de sa voix de basse. Nous avons réservé ces sièges tout spécialement pour vous.

Avant de se retourner pour rejoindre l'entrée, il m'a adressé son sourire si particulier.

On nous avait placées juste à côté de la scène. Une carte manuscrite posée sur la nappe indiquait « Dames de Bon Temps ».

— J'espère que je pourrai remercier Claude très personnellement, a énoncé Kennedy, la voix gorgée de volupté, provoquant un gloussement chez Michele.

Ah. Apparemment, Kennedy et Danny n'étaient pas en harmonie, ces temps-ci.

Finalement, le fait d'être proche de Claude avait l'avantage de me faire connaître mes amies un peu mieux.

Tara a pris la parole, visiblement mal à l'aise.

— Sookie, le rouquin qui nous a accompagnées à la table t'a trouvée très mignonne.

Elle pensait à mon homme et vampire de mari, Eric Northman, estimant qu'il ne serait pas particulièrement ravi qu'un inconnu me reluque.

— Mais non. Je suis la cousine de Claude, alors il était poli, c'est tout.

— N'importe quoi ! Il te regardait comme si tu étais une glace à la vanille bourrée de pépites de chocolat. Il te dévorait des yeux.

Elle ne croyait pas si bien dire. Comme celles de tous les SurNat, les pensées de Bellenos m'étaient inaccessibles. Je

peux affirmer toutefois que le régime alimentaire des elfes ne connaît pas vraiment d'interdits. Et d'ailleurs, j'espérais que Claude surveillait de près l'assortiment de faé de tout poil qu'il avait accumulés au *Hooligans*.

Entre-temps, Tara s'était plainte de ses cheveux, qui avaient perdu toute leur vigueur depuis le début de sa grossesse.

— Fais-toi faire un soin chez Death by Fashion, à Shreveport. Demande Immanuel, c'est le meilleur, lui a conseillé Kennedy.

— Il m'a fait une coupe, une fois, ai-je ajouté, à leur grand étonnement. Vous vous souvenez, quand je me suis fait brûler les cheveux ?

— Ah oui, quand le bar a été incendié, a approuvé Kennedy. C'était Immanuel ? Waouh. Dis donc, Sookie, je ne savais pas que tu le connaissais.

— Juste un peu. Je me demandais si j'irais le voir pour un balayage. Mais il est parti. Le salon n'a pas fermé, par contre.

— Tous les gens doués quittent l'État, a fait remarquer Holly.

Pendant qu'elles débattaient de cette question d'importance, je tentais de trouver une meilleure position sur l'inconfortable chaise pliante de métal. Coincée entre Holly et Tara, je me suis délicatement penchée vers l'avant pour faire glisser mon sac entre mes pieds. Petit à petit, en observant l'assemblée animée tout autour de moi, mon sentiment de malaise s'estompait.

J'avais bien le droit de m'amuser au moins un peu, non ? Je savais depuis ma dernière visite que le club était rempli de faé réfugiés. Ce n'était donc pas une surprise. J'étais en compagnie de mes amies, et elles étaient prêtes à passer une bonne soirée. Claude et Dermot faisaient partie de ma famille. Ils ne laisseraient personne me faire de mal. N'est-ce pas ? J'ai réussi à sourire à Bellenos lorsqu'il est venu allumer la bougie de notre table. Je riais à une blague salace de Michele lorsqu'une serveuse s'est dirigée vers

nous pour prendre nos commandes. Mon sourire s'est immédiatement effacé. Je me souvenais d'elle.

— Je m'appelle Gift¹ et c'est moi qui m'occupe de vous ce soir, a-t-elle annoncé, toute guillerette.

Elle avait de beaux cheveux blonds et brillants, et elle était très jolie. Mais puisque j'ai du sang faé – car ma grand-mère a fauté, très magistralement –, les apparences séduisantes de la blonde ne me trompaient pas. Sa peau n'avait pas le teint de miel hâlé que tout le monde voyait. Elle était d'un vert excessivement pâle. Dans ses yeux, point de pupille. Ou alors, les pupilles et les iris avaient la même couleur. Elle a profité d'un instant de distraction des autres pour cligner des yeux à mon intention. Elle en avait deux. Des paupières. À chaque œil. J'ai eu le temps de le remarquer parce qu'elle s'est penchée tout près de moi pour murmurer à mon oreille.

— Bienvenue, notre Sœur.

Puis elle s'est redressée en accrochant un large sourire à ses lèvres.

— Alors, qu'est-ce que je vous sers ?

Elle maîtrisait parfaitement l'accent de la Louisiane.

— Eh bien, Gift, il faut savoir que nous sommes toutes du métier, alors on sera gentilles avec vous, a précisé Holly.

Gift a plissé les yeux coquettement.

— C'est vraiment adorable ! Mais je savais que vous étiez gentilles, de toute façon ! Ah, j'adore la *ladies' night* !

Pendant que mes amies commandaient leurs boissons et des panières de beignets de cornichons ou de chips tortillas, je confirmais ma première impression : aucun des serveurs n'était humain. Seule la clientèle l'était.

Lorsque mon tour est arrivé, j'ai demandé une Bud Light. Gift s'est inclinée de nouveau pour me demander :

— Alors, ma copine, comment se porte le beau vampire ?

— Il va très bien, ai-je répondu avec raideur.

C'était loin d'être la vérité.

1. En anglais, *gift* signifie « cadeau » (toutes les notes sont du traducteur).

— T'es tellement mignonne, toi ! s'est-elle exclamée en me tapotant l'épaule comme si j'avais dit quelque chose de particulièrement intelligent.

Puis elle s'est adressée de nouveau à mon cercle d'amies.

— Tout est bon, mesdames ? Alors je vais passer vos commandes et récupérer vos boissons.

Puis elle s'est frayé un chemin à travers la foule avec l'assurance que procure l'habitude, sa chevelure blonde brillant comme un phare.

— Mais tu connais tout le personnel, ici ! Alors justement, comment va Eric ? a demandé Kennedy, qui avait entendu Gift. Je ne l'ai pas vu depuis l'incendie au *Merlotte*. Aaah, Eric... Il est vraiment sublime, celui-là !

Un concert d'exclamations d'approbation a jailli tandis que Kennedy hochait la tête, comme empreinte d'une grande sagesse. Effectivement, c'était indéniable : Eric était à tomber. Pour Tara, le fait qu'il soit mort ne plaidait pas en sa faveur toutefois. Elle avait rencontré Claude par le passé, sans comprendre qu'il avait quelque chose de différent. Eric, lui, n'avait jamais tenté de se faire passer pour autre chose qu'un vampire. En conséquence, il figurerait pour toujours sur sa blacklist personnelle : elle avait eu des démêlés traumatisants avec un vampire, et l'aventure resterait à jamais gravée en elle.

— Il a du mal à s'évader de Shreveport. Il est submergé de boulot, ai-je expliqué avant de m'interrompre.

Il n'était jamais prudent de parler des affaires d'Eric.

— Il n'est pas jaloux, que tu viennes regarder d'autres mecs en train de faire un striptease ? Tu lui as dit, au moins ? m'a interrogée Kennedy.

Une certaine dureté perçait dans son sourire forcé. Pas de doute, l'orage couvrait au sein du couple Kennedy-et-Danny. Et flûte. Je n'avais pourtant aucune envie d'en savoir plus.

— Eric a un corps magnifique et il en est très conscient. Je crois que ça ne l'inquiète pas du tout que je voie d'autres hommes déshabillés.

Je l'avais informé que j'allais au *Hooligans*. Je ne lui avais pas demandé la permission – il n'avait aucun droit sur moi. Mais j'avais tout de même tâté le terrain et guetté sa réaction. Depuis quelques semaines, nos relations s'étaient quelque peu gâtées et je ne voulais en aucun cas perturber notre entente fragile pour une brouille.

Comme je l'avais prévu, Eric ne s'était pas offusqué de notre sortie entre filles. Les préjugés des Américains modernes en matière de nudité lui semblaient risibles. Il avait vécu mille ans de nuits interminables et perdu ses propres tabous au passage – il n'en avait probablement jamais eu beaucoup.

Mon chéri ne ressentait donc aucune inquiétude, ni au sujet du spectacle, ni sur notre destination. Il ne semblait pas s'imaginer que le club de Monroe puisse présenter un danger quelconque. Même Pam, son bras droit, n'avait eu qu'un haussement d'épaules indifférent lorsque Eric lui avait raconté ce que nous autres, femmes humaines, allions faire pour nous amuser.

— Aucun vampire n'y sera, avait-elle conclu.

Après avoir taquiné Eric sur le fait que j'avais décidé d'aller voir d'autres hommes se dénuder, elle avait abandonné le sujet.

Depuis que mon arrière-grand-père Niall avait scellé les passages entre notre monde et celui des faé, mon cousin Claude recueillait au *Hooligans* un certain nombre de faé sans foyer en tous genres. Niall avait pris sa décision très soudainement. Jusque-là, il avait toujours soutenu que humains et faé devaient se mêler les uns aux autres en toute liberté. Les faé et autres créatures faériques n'avaient pas tous eu le temps de gagner le monde de Faërie avant la fermeture des portails. Il en restait un, tout petit, dans les bois derrière ma maison. De temps à autre, les nouvelles filtraient par l'étroite ouverture.

À l'époque où ils croyaient qu'ils étaient les seuls faé à être restés de notre côté, Claude et mon grand-oncle Dermot étaient venus chez moi. Le peu de sang faé qui coulait dans mes veines leur procurait du réconfort. Leur

exil imposé leur infligeait une souffrance terrible. Ils avaient toujours adoré le monde des humains mais ils avaient soif désormais de réintégrer leur propre univers.

Petit à petit, d'autres créatures avaient fait leur apparition au *Hooligans*. Au fur et à mesure, Dermot et Claude – Claude tout particulièrement – s'absentaient plus souvent de chez moi. Ce qui m'arrangeait, car Eric ne pouvait passer la nuit avec moi s'ils étaient présents : le parfum d'un faé est si enivrant pour les vampires qu'ils deviennent fous. Pourtant, la compagnie réconfortante de mon grand-oncle Dermot me manquait souvent.

Alors que je pensais justement à lui, je l'ai aperçu derrière le bar. Bien qu'il soit le frère de mon grand-père faé, on dirait qu'il n'a pas trente ans.

— Sookie, regarde, c'est ton cousin, là-bas, a fait remarquer Holly. Je ne l'ai pas vu depuis la Baby Shower de Tara. Oh, la vache ! Qu'est-ce qu'il ressemble à Jason !

— C'est vrai, ils ont un air de famille, on ne peut pas dire le contraire, ai-je confirmé.

J'ai jeté un œil à la petite amie de Jason, qui n'était vraiment pas enchantée de voir Dermot. Elle avait eu affaire à lui alors qu'il était sous le coup d'un ensorcellement qui le rendait dangereux. Elle savait qu'il avait, depuis, récupéré sa santé mentale mais ne lui accordait toujours pas la moindre confiance.

— Je n'ai d'ailleurs jamais compris ton lien de parenté avec eux, a repris Holly.

À Bon Temps, tout le monde connaissait l'arbre généalogique de tout le monde.

— Quelqu'un vient d'un lit illégitime, ai-je répondu avec délicatesse. Je n'en dirai pas plus. Je ne l'ai su qu'en lisant des vieux papiers de famille, quand Gran est décédée.

Holly a pris un air entendu – ce qui, pour elle, représente un exploit.

— Puisqu'on connaît un des managers, peut-être qu'on va avoir des boissons gratuites, non ? a demandé Kennedy. Ou alors une petite danse coquine sur mes genoux ?

— Hé ! s'est écriée Tara. Un stripteaseur à poil sur tes genoux ? Non, mais, tu plaisantes ! On ne sait pas où il a traîné avant !

— Tu gâches tout. Tu es jalouse parce que tes genoux, tu ne les vois même plus, a rétorqué Kennedy, que j'ai fusillée du regard – Tara était très perturbée d'avoir perdu la ligne.

— Dis donc, tu pousses un peu, on a eu une table juste à côté de la scène, c'est déjà bien, ai-je fait remarquer à Kennedy.

Fort heureusement, nos boissons sont arrivées juste à ce moment. Nous avons laissé de bons pourboires à Gift.

Kennedy a pris une grande lampée de son cocktail – vodka, martini et jus de pomme – avant de pousser un long soupir béat.

— Il est d'enfer, cet Appletini !

Comme si elle avait ainsi donné le signal, les lumières se sont éteintes, les projecteurs se sont allumés, la musique a démarré, et Claude a fait irruption en dansant sur scène, vêtu d'un collant d'argent étincelant et de bottes. Et rien d'autre.

— Oh, nom de Dieu, Sookie, on en mangerait ! s'est étouffée Holly.

Ses paroles sont arrivées directement aux oreilles faé super sensibles de Claude. Il en a fait retirer les pointes, afin de passer plus facilement pour un humain, mais l'opération n'a pas affecté ses facultés auditives. Claude a dirigé son regard vers notre table et, en m'apercevant, m'a adressé un sourire rayonnant. Il s'est déhanché légèrement, les paillettes qui recouvraient ses jolies fesses accrochant la lumière, et les femmes entassées dans la salle se sont mises à applaudir.

— Alors, mesdames, vous êtes prêtes pour le *Hooligans* ? a tonitrué Claude dans le micro. Vous êtes prêtes à voir des hommes fabuleux vous montrer de quoi ils sont faits ?

Il a fait courir sa main sur ses abdos somptueux et levé un sourcil, sexy et suggestif à la fois, faisant ainsi brusquement monter la température d'un cran.

La musique a suivi et les hurlements se sont déchaînés. Même Tara s'est jointe à la vague d'enthousiasme qui a déferlé tandis qu'un rang d'hommes se déroulait sur scène derrière Claude. Nous en avons un en uniforme de policier (les strass en plus), un autre affublé d'un ensemble de cuir, encore un autre déguisé en ange – oui, il portait des ailes – et le dernier, c'était...

Un silence abasourdi s'est abattu sur notre table. Nous sommes toutes restées assises, immobiles, les yeux fixés droit devant, sans oser risquer un seul regard vers Tara.

Le dernier, c'était son mari, JB du Rone. Il avait endossé le costume d'un ouvrier en bâtiment : casque, gilet de sécurité, faux jean et grosse ceinture à outils. À la place des clés de douze, tournevis et autres, y étaient suspendus divers accessoires tels qu'un shaker à cocktails, une paire de menottes recouvertes de fourrure et un assortiment d'instruments douteux.

Très manifestement, Tara était la première surprise.

De tous les moments « Oh My God » de ma vie, celui-ci était l'OMG Numéro Un.

Tandis que Claude présentait les artistes et donnait leur nom de scène – celui de JB était Randy¹ –, aucune d'entre nous n'osait même cligner de l'œil. Il devenait essentiel que l'une d'entre nous brise le silence. Soudain, j'ai aperçu la lumière au bout du tunnel glauque qu'empruntait notre conversation.

J'ai pris le ton le plus sincère que je pouvais :

— Oh, Tara ! Mais c'est tellement, tellement mignon de sa part !

Les autres femmes se sont tournées vers moi, leurs traits pleins d'espoir – j'allais leur montrer comment gérer ce moment d'horreur. J'entendais dans mon esprit les pensées de Tara, qui n'avait qu'une envie : traîner JB à l'abattoir et demander au boucher de le transformer en steak haché. Mais j'ai foncé malgré tout.

1. *Randy*, en anglais, signifie également « chaud lapin ».

— Il fait ça pour toi et les bébés. Tu en es bien consciente, j'imagine ?

J'imprégnais chacune de mes paroles de toute la sincérité dont j'étais capable. Je me suis penchée plus près d'elle en prenant sa main. Elle devait à tout prix m'entendre malgré le vacarme de la musique.

— Tu sais très bien que l'argent supplémentaire, il voulait que ce soit une grande surprise pour toi.

Elle a réussi à desserrer ses lèvres raidies.

— Eh bien côté surprise, c'est réussi.

Du coin de l'œil, j'ai aperçu Kennedy qui fermait les yeux, reconnaissante de l'occasion que je fournissais ainsi à tout le monde. L'esprit de Holly laissait s'échapper un véritable flot de soulagement et Michele s'est détendue brusquement. Maintenant qu'elles avaient un chemin à suivre, elles s'y sont engouffrées. Kennedy a raconté la dernière visite de JB au *Merlotte*, pendant laquelle il lui avait confié toute son inquiétude quant aux factures médicales qu'il s'attendait à devoir payer.

— Vous attendez des jumeaux, alors il a peur que tu sois obligée de rester plus longtemps à l'hôpital.

Elle en inventait la moitié, mais son histoire était tout à fait crédible – et avec son passé de reine de beauté, Kennedy maîtrisait parfaitement les accents de la franchise.

La tension de Tara s'est relâchée très légèrement, mais j'ai continué à écouter son esprit pour être en mesure de contrôler la situation si nécessaire. Elle n'en était plus à exiger que nous quittions la salle toutes en chœur. Lorsque Holly a demandé d'une voix hésitante si elle se sentait trop mal à l'aise pour rester, Tara, le regard noir, nous a toutes fixées à tour de rôle.

— Non mais tu rigoles.

Dieu merci, notre seconde tournée est arrivée à point nommé, et les panières de beignets et de chips tout de suite après. Nous nous efforcions de faire comme si de rien n'était – et nous nous en sortions d'ailleurs assez bien – lorsque le tube *Touche moi la matraque* a démarré pour annoncer l'arrivée du « policier ».

Celui-ci était un faé de sang pur. Un peu trop mince à mon goût mais vraiment magnifique – aucun faé n'est jamais laid. Pour ne rien gâcher, « Dirk » était un très bon danseur, avec un sens du rythme extraordinaire, et prenait manifestement grand plaisir à exécuter son numéro. Chaque centimètre carré de sa peau, dénudée au fur et à mesure de l'effeuillage, révélait un corps musclé qui mettait l'eau à la bouche. De toute évidence, le fait d'être un tel objet de désir lui procurait une satisfaction intense. C'était à se demander si tous les faé, à l'instar de Claude, étaient vaniteux et obsédés par leur apparence.

Tout au long de sa progression sur scène, Dirk ondulait sensuellement, et les billets sont venus se loger en pagaille dans le string dont il était maintenant vêtu. Il était très évident que la nature s'était montrée généreuse avec lui et qu'il appréciait toute l'attention qu'on lui prodiguait. De temps à autre, une femme plus téméraire que les autres le frottait de sa main et Dirk s'effaçait, faisant « non » du doigt pour réprimander la fautive.

La première fois que c'est arrivé, Kennedy a eu une moue de désapprobation et j'étais bien d'accord avec elle. De son côté, Dirk se montrait extrêmement tolérant, voire même encourageant. Il s'est penché sur une donatrice particulièrement généreuse pour l'embrasser rapidement, et la clameur frénétique s'est encore intensifiée. En principe, je suis douée pour estimer le montant des pourboires, mais dans le cas présent, je n'avais aucune idée de la somme qu'il avait pu récolter avant de quitter la scène, d'autant qu'il avait tendu plusieurs fois des poignées entières de billets à Dermot. Son numéro parfaitement réglé s'est terminé exactement en même temps que la musique, et Dirk s'est incliné avant de disparaître en courant.

En très peu de temps, le stripteaseur avait enfilé de nouveau son pantalon de policier étincelant et revenait en salle, se promenant parmi la foule et souriant toujours aux femmes qui lui offraient un verre, leurs numéros de téléphone, et toujours plus de billets verts. Dirk ne buvait qu'une gorgée par ci, par là, acceptait les numéros avec un

œil charmeur et glissait l'argent à sa taille – on aurait dit qu'il portait une ceinture verte.

Ce n'était pas le genre de soirée que j'aurais choisi en temps normal, mais, très franchement, je ne voyais pas où était le mal. Toutes ces femmes avaient ainsi l'occasion de hurler et de se laisser aller, mais dans un environnement contrôlé. Et surtout, elles s'amusaient énormément.

Certaines d'entre elles étaient suffisamment captivées pour venir toutes les semaines (je recevais beaucoup d'informations diffusées par la multitude de cerveaux), mais finalement, ce n'était pas si souvent. Elles ne savaient pas qu'elles admiraient des elfes et des faé. Les corps et les talents qui les séduisaient tant n'avaient rien d'humain (en dehors de ceux de JB). Mais après tout, ce qu'elles ignoraient ne pouvait pas leur faire de mal, bien au contraire – en tout cas ici.

Les numéros suivants ont continué dans la même veine. L'ange, alias « Gabriel », n'avait absolument rien d'angélique et de petites plumes blanches voletaient partout tandis qu'il se débarrassait apparemment de ses ailes (j'étais certaine qu'il en avait de bien réelles, mais qu'elles étaient invisibles) et de chaque parcelle de son costume, au son des accords d'un morceau intitulé *Ton corps divin*. Tout comme le policier, il affichait une anatomie de rêve. La nature l'avait doté d'atouts impressionnants et sa peau épilée semblait aussi douce que des fesses de bébé – il n'évoquait rien du bébé, cependant. Les femmes tendaient les mains pour attraper les plumes qui voltigeaient comme pour saisir la créature qui les avait portées.

Quand Gabriel est revenu en salle – ailes de nouveau déployées et petit monokini blanc bien en place – Kennedy l'a agrippé alors qu'il passait à côté de nous. Au fur et à mesure qu'elle ingérait ses cocktails, elle perdait ses inhibitions. L'ange a plongé son regard dans celui de Kennedy, la considérant de ses yeux dorés et luisants – c'est du moins ainsi que je les voyais. Avec un regard aviné et énamouré, Kennedy lui a tendu sa carte de visite en passant la main sur ses tablettes de chocolat. Tandis qu'il se détournait, j'ai

doucement inséré un billet de cinq dollars entre ses doigts tout en retirant la carte de Kennedy. Les yeux dorés se sont fichés dans les miens.

— Notre Sœur...

Malgré tout le vacarme qui annonçait le numéro suivant, j'entendais parfaitement sa voix.

Avec un sourire, il s'est éloigné, à mon grand soulagement, et j'en ai profité pour faire disparaître la carte de Kennedy dans mon sac à main. Mentalement, j'ai levé les yeux au ciel – le concept même d'une barmaid avec une carte de visite me semblait ridicule. Sacrée Kennedy. Typique.

Pour l'instant, Tara n'avait pas passé une soirée trop éprouvante. Mais l'heure tournait et JB allait bientôt monter sur scène. L'angoisse s'est emparée de notre petit groupe. Dès qu'il a bondi sur les planches et s'est mis à danser, j'ai lu dans ses pensées qu'il ne savait rien de la présence de sa femme – l'esprit de JB est comme un livre ouvert, avec à peu près deux mots par page. Avec une certaine surprise, j'ai constaté que son numéro était parfaitement abouti et sophistiqué, et qu'il était d'une souplesse époustouflante. Les dames de Bon Temps faisaient de grands efforts pour ne pas se regarder.

« Randy » s'en donnait à cœur joie. Quand il en est arrivé à son string, tout le monde – enfin presque – partageait son enthousiasme et le nombre de billets qu'il récoltait le prouvait largement. Je percevais en direct de son cerveau que cette adulation nourrissait un besoin extrême. Son épouse, enceinte et épuisée, ne rayonnait plus de plaisir chaque fois qu'elle le voyait dans le plus simple appareil. JB avait tellement l'habitude d'être admiré que c'était pour lui une nécessité absolue – quelle que soit l'origine de l'émerveillement.

Tara avait quitté la table en marmonnant, au moment même où son époux s'était montré. Il ne l'a donc pas vue tandis qu'il s'approchait de notre côté en dansant. Dès qu'il nous a remarquées, une légère inquiétude a assombri son beau visage. Heureusement, il était suffisamment professionnel pour poursuivre et une bouffée de fierté m'a gonflé le

cœur. Malgré la climatisation poussée à fond, il transpirait en ondoyant. Musclé et vigoureux, il était incroyablement sexy. Nous n'avons pas osé contribuer à ses pourboires, mais nous avons constaté avec soulagement qu'il en avait touché autant que les autres.

Après son départ, Tara est revenue s'asseoir avec nous. Elle avait une lueur étrange dans le regard.

— J'ai tout vu, depuis le fond, a-t-elle avoué.

Nous étions suspendues à ses lèvres.

— Il ne s'en est pas mal sorti, a-t-elle conclu.

Nous avons soufflé à l'unisson.

— Chérie, il était vraiment, vraiment bon, a précisé Kennedy en hochant la tête avec insistance, si fort que ses cheveux bruns volaient à chaque mouvement.

— Tu as une de ces chances, toi ! a rajouté Michele. Et vos bébés seront superbes et puis ils auront le sens du rythme, c'est sûr !

Nous ne savions plus trop quoi dire, mais la musique a annoncé le numéro du type en cuir, ce qui nous a sauvées. Il devait être au moins en partie démon, d'une espèce que je n'avais pas encore rencontrée. Sa peau cuivrée évoquait, aux yeux de mes amies, celle d'un homme des Premières Nations. Pour moi, il n'en était rien mais je n'allais sûrement pas les contrarier. Il avait effectivement les cheveux raides et noirs et des yeux très sombres. Et il savait fort bien secouer son tomahawk... Il portait des piercings aux tétons, pour le plus grand bonheur de ces dames. Moi, ça ne m'inspire rien du tout, même si je souriais tout en applaudissant, comme tout le monde.

Je commençais malgré tout à m'ennuyer. Sur un plan émotionnel, Eric et moi n'étions plus sur la même longueur d'onde, ces temps-ci. Physiquement, pourtant, tout fonctionnait à merveille – je sais, c'est difficile à croire. Je me suis mise à penser que j'étais peut-être trop gâtée. Avec Eric, le sexe n'avait jamais rien d'ennuyeux. Jamais.

Peut-être qu'il accepterait de danser pour moi, si je le lui demandais gentiment... J'étais perdue dans mes fantasmes

lorsque Claude est revenu sur scène, toujours en collant pailleté et en bottes.

Claude était parfaitement confiant, sachant pertinemment que la salle retenait son souffle, dans l'espoir d'apercevoir toujours plus de peau nue sur sa petite personne. Ce genre d'assurance se sent tout de suite et paie bien. En outre, il était d'une souplesse étourdissante.

— Oh ! mon Dieu, s'est exclamée Michele, la voix soudain rauque. En fait, il n'a pas vraiment besoin de partenaire...

Holly, la bouche ouverte, l'approuvait pleinement.

Même moi, qui connaissais le personnage par cœur, et qui savais à quel point il pouvait se montrer désagréable, j'ai ressenti un petit choc, là, en dessous de la ceinture. Le pur plaisir que ressentait Claude, inondé d'attention et d'admiration, tenait de la béatitude.

En guise de final à cette soirée, Claude a soudain bondi dans la salle et dansé dans la foule, en string. L'assemblée tout entière semblait bien décidée à vider son portefeuille. Aux billets d'un dollar s'ajoutaient quelques billets de cinq et même de dix. Claude distribuait des baisers avec largesse, tout en évitant les contacts plus personnels avec une agilité qui trahissait presque sa nature de non-humain. Lorsqu'il s'est rapproché de notre table, Michele a logé sa contribution sous la ficelle à sa taille :

— Mec, tu l'as bien gagné.

Claude lui a retourné son sourire avant de s'arrêter à côté de moi et de s'incliner pour m'embrasser sur la joue. J'ai sursauté. Les femmes autour de nous ont hurlé d'excitation, exigeant d'être gratifiées à leur tour. Il a passé son chemin, me laissant seule avec le souvenir du feu qui lui sautait dans ses yeux sombres et du froid inattendu que ses lèvres avaient déposé sur ma peau.

Je n'avais plus qu'une envie : laisser un beau pourboire pour Gift et sortir d'ici.

C'est Tara qui nous a ramenées, car Michele avait un peu trop bu. Tara n'était que trop contente d'avoir une excuse pour demeurer silencieuse. Les autres bavardaient de leur

soirée avec animation, prenant soin de laisser Tara s'adapter à ce qui s'était produit.

— J'espère que je ne me suis pas trop amusée, disait Holly. Je détesterais ça, si Hoyt allait dans un bar à strip-tease tout le temps.

— Ça t'ennuierait vraiment, s'il y allait, rien qu'une fois ? lui ai-je demandé.

— Ça ne me plairait pas, ça c'est sûr, a-t-elle répondu avec franchise. Mais si c'était pour une soirée d'enterrement de vie de garçon, par exemple, je n'en ferais pas un drame.

— Moi, je ne pourrais pas le supporter, si Jason y allait, est intervenue Michele.

— Tu crois qu'il te tromperait avec une danseuse ? l'a interrogée Kennedy.

Elle cuvait ses cocktails et c'était l'alcool qui parlait, j'en étais certaine.

— En tout cas, s'il le faisait, il se retrouverait dehors avec un œil au beurre noir ! a rétorqué l'intéressée.

Après un instant, elle s'est radoucie légèrement :

— Je suis un peu plus âgée que Jason, et peut-être que mon corps n'est plus ce qu'il était. Oh, je suis encore très bien, mais peut-être pas autant que les danseuses les plus jeunes.

— Un homme, ce n'est jamais content de ce qu'il a, même si c'est génial, a marmonné Kennedy.

— Mais qu'est-ce que tu as, toi ? Danny et toi, vous vous êtes disputés ? Il y a une autre femme ? est intervenue Tara sans prendre de gants.

Kennedy l'a fusillée du regard et, pendant un instant, j'ai cru qu'elle allait répondre assez méchamment. Je craignais la guerre ouverte.

Mais elle s'est ravisée avant d'expliquer :

— Il manigance quelque chose et il ne veut rien me dire. Il va s'absenter les lundis, mardis et vendredis, matin et soir. Il refuse de me dire où et pourquoi.

Danny était fou amoureux d'elle – même le dernier des idiots pouvait s'en rendre compte. Kennedy ne s'en apercevait même pas et nous en étions muettes de stupeur.

— Mais tu lui as posé la question ? a demandé Michele, toujours directe.

— Sûrement pas !

Kennedy était trop fière (elle avait surtout trop peur, mais j'étais la seule à le savoir) pour parler franchement à Danny.

— Bon, écoute, ai-je coupé. Je ne sais pas à qui demander ni quelle question je pourrais poser, mais si j'entends parler de quoi que ce soit, je te le dirai. À mon avis, tu ne devrais pas t'inquiéter. Danny ne te tromperait jamais.

Tant d'insécurité, derrière tant de beauté... C'était à pleurer.

— Merci, Sookie, m'a répondu Kennedy en étouffant un sanglot.

Oh la la ! Quelle fin lamentable pour la soirée...

J'ai aperçu ma porte d'entrée avec un intense soulagement. J'ai distribué des « merci » et des « au revoir » avec toute la gaieté dont j'étais capable et me suis précipitée vers mon entrée. Évidemment, les projecteurs extérieurs étaient allumés, et évidemment, Tara n'a fait son demi-tour qu'après avoir constaté que j'étais bien rentrée à l'intérieur. J'ai immédiatement tourné la clé. Ma maison était encerclée de sorts de protection destinés à éloigner tout ennemi surnaturel, mais les serrures et les clés, ça ne peut pas faire de mal.

Aujourd'hui j'avais travaillé, enduré la foule en délire et la musique assourdissante, et géré les instants mélodramatiques de la soirée. En outre, lorsqu'on est télépathe, le cerveau s'épuise. Malgré tout, je me sentais trop énervée pour aller tout de suite au lit. J'ai décidé de vérifier ma messagerie.

Je n'avais pas eu l'occasion de m'asseoir à mon ordinateur depuis plusieurs jours. J'avais reçu dix messages. Deux de Kennedy et Holly me donnant une heure de rendez-vous pour aujourd'hui. Bouton « Supprimer ». Les trois suivants comportaient de la publicité. Idem. Ensuite, il y avait un message d'Amelia, avec une pièce attachée : une photo d'elle et de son homme, Bob, dans un café à Paris.

« On passe de bons moments, écrivait-elle. La communauté ici est très chaleureuse. Je crois que mon petit problème avec la communauté de LNO est pardonné. Et toi, tu m'as pardonné ? »

Pour Amelia, le mot « communauté » se référait à son coven, son clan. Et son « petit problème » était survenu lorsqu'elle avait accidentellement transformé Bob en chat. Maintenant qu'il avait repris forme humaine, ils étaient à nouveau ensemble. Allez comprendre. Et là, ils étaient à Paris !

— Il y en a qui ont sacrément de la chance, me suis-je plainte à voix haute.

Et pour ce qui était de lui pardonner... Elle avait tenté de me mettre Alcide Herveaux dans les pattes – dans mon lit, en fait. J'étais toujours furieuse. Je ne m'attendais pas à cela de sa part. Non. Je ne lui avais pas entièrement pardonné. Mais je faisais de mon mieux.

À cet instant, un coup discret s'est fait entendre à ma porte de devant. J'ai sursauté en me retournant d'un coup. Je n'avais entendu ni véhicule, ni bruit de pas. En principe, c'était le signe qu'un vampire s'apprêtait à me rendre visite. Mais en déployant mon talent, j'ai rencontré un cerveau qui ne correspondait en rien au néant de celui d'un vampire.

Un second coup discret a retenti. Je me suis faufilée à la fenêtre pour risquer un œil. Puis j'ai ouvert la porte à toute volée.

C'était mon arrière-grand-père. Je lui ai sauté au cou.

— Grand-père ! J'ai cru que je ne vous reverrais jamais ! Comment allez-vous ? Entrez !

Niall dégage un parfum irrésistible – c'est un faé. Pour certains vampires particulièrement sensibles, j'en porte une trace très légère – de mon côté toutefois, je suis incapable de la détecter. Bill, mon ancien petit ami, m'a expliqué que ce parfum lui rappelle le goût des pommes dont il s'est toujours souvenu.

Emmitouflée bien au chaud dans la présence de mon arrière-grand-père, j'ai ressenti la vague d'affection et

d'émerveillement qui déferlait toujours sur moi dans ces cas-là. Sans âge, avec sa haute stature et son maintien royal, vêtu d'un costume noir, d'une chemise blanche et d'une cravate noire, Niall était d'une beauté éblouissante.

Je dois avouer qu'il n'était pas toujours d'une franchise irréprochable. Selon la tradition, les faé ne peuvent pas mentir, et c'est d'ailleurs ce qu'ils affirment. Ils contournent néanmoins la vérité si cela leur chante, et sans complexe – c'est le moins qu'on puisse dire. Je me disais aussi parfois que Niall était en vie depuis si longtemps que sa mémoire devait lui jouer des tours. J'avais tendance à l'oublier lorsque je me trouvais en sa compagnie, et m'efforçais toujours de m'en souvenir.

— Je me porte bien, comme tu peux le constater, a-t-il dit en soulignant d'un geste sa somptueuse apparence.

Je crois cependant qu'il voulait simplement attirer mon attention sur le fait qu'il n'était pas blessé.

— Et toi, tu es de toute beauté, comme à ton habitude, a-t-il ajouté.

Les faé emploient un langage plutôt fleuri – sauf s'ils vivent parmi nous depuis longtemps, comme Claude.

— Je croyais que vous étiez enfermés de l'autre côté.

— J'ai élargi le portail dans tes bois, a-t-il expliqué d'un ton nonchalant.

Pourtant, il en avait fait toute une histoire, scellant les ouvertures entre les deux mondes à tout jamais pour protéger l'humanité des faé, tranchant tous ses liens professionnels avec le genre humain, et ainsi de suite. Et maintenant, il agrandissait un portail pour permettre son passage ? Rien que pour vérifier que j'allais bien ? J'avais beau être l'arrière-petite-fille la plus aimante qui soit, je sentais qu'il y avait anguille sous roche...

— Je savais que le portail se trouvait là, ai-je précisé en attendant de trouver mieux à dire.

Il a penché la tête de côté, révélant sa curiosité. Sa chevelure blond-blanc a suivi le mouvement comme un rideau de satin.

— C'est toi qui as fait passer le corps ?

— Je suis désolée. Je ne savais pas où le ranger.

L'élimination de cadavres ne fait pas partie de mes talents.

— Si tel était ton objectif, sache qu'il a été entièrement consommé. Je te prie pourtant de t'abstenir à l'avenir. Nous ne souhaitons pas qu'il y ait foule autour du portail.

Il me réprimandait gentiment, comme si j'avais nourri mon chien à table.

— Pardon. Alors, pourquoi vous êtes là ?

J'ai compris soudain que je m'étais exprimée de manière un peu abrupte et me suis mise à rougir.

— Je veux dire, pour quelle raison ai-je l'honneur de recevoir votre visite ? Puis-je vous offrir à boire ou à manger ?

— Non merci, chère enfant. Où as-tu passé la soirée ? Tu sens le faé, l'humain et un assortiment d'autres créatures...

J'ai pris une grande inspiration avant de me lancer. J'ai tenté d'expliquer le concept d'une *ladies' night* au *Hooligans*. Plus j'avançais, et plus je me sentais ridicule. Lorsque je lui ai dit qu'une fois par semaine des femmes humaines payaient pour avoir le droit de voir des hommes en train de se déshabiller, il a pris une expression ébahie. L'idée le dépassait complètement.

— Les hommes en font-ils autant ? Tu veux dire qu'ils se rendent, en groupe, dans des bâtiments prévus à cet effet, et qu'ils versent de l'argent pour regarder des femmes se dévêtir ?

— Absolument. Et les hommes le font bien plus que les femmes. C'est d'ailleurs ce qui se passe le soir au *Hooligans* pendant tout le reste de la semaine.

— Et c'est ainsi que Claude gagne sa vie, a murmuré Niall, perplexe. Mais pourquoi les hommes ne demandent-ils pas simplement aux femmes de retirer leurs vêtements, s'ils veulent voir leurs corps ?

J'ai repris une grande inspiration. Avant de souffler sans poursuivre. C'était tout simplement trop compliqué, pour un faé qui n'avait jamais vécu dans notre monde. Niall n'était pas un résident et ne venait qu'en touriste.

— Passons sur ce sujet pour l’instant, et même si possible pour toujours, d’accord ? Vous êtes certainement venu me parler de quelque chose d’important, non ?

— C’est le cas, en effet. Puis-je m’asseoir ?

— Je vous en prie.

Nous nous sommes assis tous les deux sur le canapé, légèrement tournés l’un vers l’autre, et nous nous sommes dévisagés un instant. Rien de tel qu’un regard de faé pour avoir l’impression que les moindres défauts ressortent...

— Tu t’es bien remise, a-t-il fait remarquer à mon grand étonnement.

— Oui, c’est vrai. Il a fallu du temps.

Je luttai pour ne pas baisser le regard – j’avais presque l’impression que les cicatrices de ma cuisse se voyaient sous mes vêtements.

Ce que Niall voulait dire, c’est que je semblais aller très bien, pour quelqu’un qui a été violemment torturé.

Deux faé mal intentionnés, qui s’étaient fait limer les dents en pointe pour imiter celles des elfes, m’avaient infligé des dégâts permanents. Niall et Bill étaient arrivés juste à temps pour sauver ce qui restait de mon corps et de ma raison.

Je me suis contrainte à lui sourire.

— Merci d’être arrivés au bon moment. Je n’oublierai jamais ce que j’ai ressenti quand je vous ai vus tous les deux.

Niall a fait un geste de dénégation.

— Tu es de mon sang.

C’était pour lui une raison suffisante. Je me suis prise à penser à mon grand-oncle Dermot, le fils de Niall, mi-faé, mi-humain. Dermot pensait que Niall l’avait ensorcelé et rendu fou. Contradictoire et très curieux, non ? J’ai failli en faire la remarque à mon arrière-grand-père et me suis ravisée. Je ne l’avais pas vu depuis très longtemps et je ne voulais aucune dispute.

— Lorsque j’ai passé le portail, ce soir, j’ai senti du sang dans le sol autour de ta maison, a-t-il repris soudain. Du sang humain et du sang faé. Et à présent, je flaire du sang

faé là-haut dans ton grenier. Versé tout récemment. Des faé habitent ici. Qui sont-ils ?

Niall a saisi mes mains dans les siennes, dont la peau était si douce. Un flot de bien-être m'a envahie.

— Claude et Dermot. Ils vivent ici, la plupart du temps. Quand Eric vient passer la nuit avec moi, ils s'en vont chez Claude à Monroe.

Niall a pris un air extrêmement pensif.

— Quelle raison Claude t'a-t-il donnée de vouloir vivre dans ta maison ? Pourquoi lui avoir accordé ta permission ? As-tu pratiqué le sexe avec lui ?

Il ne semblait ni perturbé ni en colère, mais ses questions me semblaient relativement incisives...

— Premièrement, je ne couche pas avec des membres de ma famille, ai-je rétorqué sèchement.

Mon patron, Sam Merlotte, m'a appris que ce type de relation ne représente pas forcément un tabou pour les faé, mais pour moi, c'est sans appel. Encore une fois, j'ai repris une profonde inspiration – j'allais bientôt faire de l'hyperventilation.

— Le sexe entre membres d'une même famille, ce n'est pas admis chez les humains.

Et je me suis interrompue avant d'ajouter quoi que ce soit. Pas la peine d'épiloguer sur ce point.

— Mais j'ai dormi dans le même lit que Dermot et Claude, parce qu'ils m'avaient dit qu'ils se sentiraient mieux. Je dois dire que ça m'a aidée, moi aussi. Depuis la fermeture de leur monde, ils ont l'air un peu perdu, tous les deux. Il y a un certain nombre de faé qui sont restés de ce côté, et ils sont très malheureux, vous savez.

Je faisais de mon mieux pour ne pas sembler lui adresser de reproches, mais le *Hooligans*, c'était un peu comme Ellis Island si on fermait les frontières américaines.

Niall n'avait cependant pas l'intention de se laisser détourner de son objectif.

— Il est bien naturel que Claude veuille se rapprocher de toi. Nous recherchons toujours la compagnie de ceux qui

ont du sang faé. As-tu jamais soupçonné toutefois qu'il puisse... avoir un autre mobile ?

Avais-je détecté une légère hésitation dans les paroles de Niall ? Car oui, effectivement, je pensais que les deux faé avaient bien une autre raison d'être attirés par ma personne et ma maison. J'espérais cependant que c'était inconscient. J'avais soudain devant moi l'occasion de me décharger d'un secret qui devenait très lourd et de récupérer des informations sur un certain objet qui se trouvait en ma possession. J'ai ouvert la bouche pour raconter à Niall que j'avais trouvé quelque chose, dans un compartiment dissimulé au creux d'un vieux bureau.

Mais soudain, la voix de la prudence, celle que ma vie en tant que télépathe m'a appris à écouter, s'est mise à s'agiter en tous sens, en hurlant *Mais tais-toi donc !*

J'ai ajusté le tir.

— Et vous, vous croyez qu'ils ont une autre raison ?

Niall n'avait mentionné que son petit-fils, Claude, faé pure souche, sans faire référence à Dermot, son fils à moitié humain. Niall me témoignait toujours énormément d'affection, alors que je n'avais qu'une trace infime de sang faé. Je ne comprenais donc pas pourquoi il ne montrait pas de tendresse pour Dermot. Celui-ci avait commis des actes répréhensibles. Mais il était envoûté, à l'époque. Malgré tout, Niall ne lui pardonnait rien. Et à ce moment précis, Niall me contemplait, le regard soupçonneux, la tête penchée sur le côté.

Mon sourire le plus gai a fait une apparition instantanée. Une certaine inquiétude me gagnait.

— Claude et Dermot participent énormément, ils m'aident bien. Ils ont descendu tout le vieux bazar du grenier. J'en ai vendu une partie à un antiquaire de Shreveport, d'ailleurs.

Niall m'a retourné mon sourire en se levant. En un clin d'œil, il avait glissé jusqu'en haut des escaliers à l'étage. Il en est redescendu quelques minutes plus tard. J'en étais restée bouche bée. Même pour un faé, c'était un comportement plus qu'étrange.

— J'imagine que vous êtes allé flairer le sang de Dermot ? ai-je émis prudemment.

Niall m'a regardée en souriant et sa beauté m'a réchauffée.

— Je vois bien que je t'ai offensée, ma chère enfant. Pourquoi y avait-il du sang dans le grenier ?

Toujours aucune mention de Dermot lui-même.

— Il y avait un humain à ma poursuite et il est entré. Dermot travaillait et ne l'a pas entendu. L'humain l'a mis K-O – il lui a tapé sur la tête, ai-je corrigé devant l'expression perplexe de Niall.

— Le sang humain que je flaire dehors, dans la terre, c'est donc le sien ?

Il y en avait eu tellement. Vampires et humains, comme Loups et faé avaient versé le leur sur mes terres.

J'ai réfléchi un instant.

— Possible. Bellenos a guéri Dermot, et ils ont attrapé les types...

Je me suis tue. À la seule mention du nom de Bellenos, les yeux de Niall avaient lancé des éclairs. Et ce n'étaient pas des éclairs de joie.

— Bellenos. L'elfe.

— Oui, ai-je fait tout simplement.

Puis il a brusquement tourné la tête. Il avait entendu quelque chose que mon oreille ne pouvait discerner.

Apparemment, nous étions tellement absorbés par notre conversation que nous n'avions pas remarqué le bruit de la voiture dans la cour, mais Niall avait perçu celui de la clé dans la serrure.

— Alors, ma cousine, tu as aimé le show ?

La voix de Claude me parvenait depuis la cuisine. J'ai eu tout juste le temps de me dire : *Oh, non ! encore un moment OMG !*

Claude et Dermot ont fait irruption dans le séjour.

Le temps s'est figé. Les trois faé échangeaient des regards comme des cow-boys à O.K. Corral. Chacun attendait des autres le geste qui déciderait de l'issue : bagarre ou conversation.

Je me suis ruée entre eux comme si on m'avait chauffé l'arrière-train au fer rouge.

— Ma maison, mon règlement ! Pas de bagarre ! Pas. Le moindre. Petit peu.

Le silence s'est prolongé un instant et enfin Claude a repris.

— Bien sûr que non, Sookie. Prince Niall. Grand-père. J'avais peur de ne jamais te revoir.

— Claude, l'a salué Niall, en inclinant la tête à l'intention de son petit-fils.

— Bonjour, Père, a dit Dermot d'une voix à peine perceptible.

Niall n'a pas adressé un regard à son enfant.

Embarrassant.